



HAL
open science

Vocabulaire et discours électoral de Sarkozy : entre modernité et pétainisme

Damon Mayaffre

► **To cite this version:**

Damon Mayaffre. Vocabulaire et discours électoral de Sarkozy : entre modernité et pétainisme. *La Pensée*, 2007, 352, pp.65-80. hal-00551355

HAL Id: hal-00551355

<https://hal.science/hal-00551355>

Submitted on 3 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

la pensée

352

Octobre/décembre 2007

AUTOUR DE LA CHARTE D'AMIENS

Serge Wolikow

Bruno Antonini

Patrick Gaud

André Tosel

Laurent Frajerman

Vocabulaire et discours électoral de Sarkozy

Damon Mayaffre

2006. L'unité syndicale internationale

Pour quel dessein ?

René Mouriaux

Démocratie participative : préfigurer l'idéal de demain dans les pratiques d'aujourd'hui

Jean-Jacques Pavelek

VOCABULAIRE

ET DISCOURS

ÉLECTORAL

DE SARKOZY :

ENTRE MODERNITÉ

ET PÉTAINISME

*Damon
Mayaffre**

Fac-similé

Le discours de Nicolas Sarkozy ne laisse pas d'intriguer par son ambiguïté entre rupture et continuité, tours rhétoriques ancestraux et recettes médiatiques nouvelles, pensée politique moderne et conservatisme réactionnaire, droite populaire d'inspiration gaulliste et néopétainisme. Six mois après l'élection présidentielle, nous voulons décrypter de manière contrôlée les mots et l'éloquence du candidat Sarkozy, en revenant sur les discours prononcés pendant la campagne électorale française 2007.

Un corpus d'étude rigoureux et contrastif a été constitué. Il n'est point composé de petites phrases sélectionnées à discrétion, mais de l'exhaustivité des discours de meeting de Nicolas Sarkozy et de Ségolène Royal entre le 1^{er} décembre 2006 et le 5 mai 2007. Cela représente 67 discours, 34 pour le futur président et 33 pour son opposante, soit un total de 462 649 mots. A ce corpus dual, essentiel dans cette étude, 98 des principaux discours de Marie-George Buffet, Arlette Laguiller, François Bayrou et Jean-Marie Le Pen ont été ajoutés pour la campagne du premier tour afin de multiplier les contrepoints. Car si l'objectif est de décrire le discours de Nicolas Sarkozy, l'approche sera nécessairement comparative. Toujours, en effet, pour nous, la comparaison est raison. Le sens ou la fréquence d'un mot sont toujours relatifs à une situation donnée. Et les contextes d'utilisation d'un mot ne peuvent être appréhendés que dans le cadre d'échanges intertextuels ou d'interactions dialogiques, et par rapport à une norme, une moyenne ou un fond linguistico-politique : précisément

* CNRS-Université de Nice

ce fond est ici le discours de la campagne électorale 2007 dans son ensemble, sur lequel prendra forme la singularité du discours sarkozien ¹.

La méthode de traitement a depuis longtemps fait ses preuves. Elle n'est point faite d'impressions subjectives mais d'un traitement systématique du corpus tel que le permet l'assistance des logiciels d'analyse des données textuelles. Elle allie l'exploration qualitative et locale du corpus grâce aux traitements hypertextuels (navigation dans les textes par simple clic, recherche systématique de mots, convocation de passages, manipulation d'index et de dictionnaires), et traitement quantitatif et global (repérage des mots plus ou moins utilisés, calcul des termes spécifiques du candidat (par rapport aux autres candidats), traitement statistique des co-occurrences, calcul de la richesse du vocabulaire, etc.). L'objectif d'une telle méthode est aujourd'hui défini par la littérature comme la mise en place d'une herméneutique matérielle numérique, au sens où l'outillage informatique et statistique permet de *décrire objectivement* de grands corpus et de *contrôler autant que faire se peut* l'interprétation. Le logiciel utilisé dans cette étude est Hyperbase, conçu par Étienne Brunet et produit par l'UMR Bases, Corpus et Langage (CNRS-Université de Nice).

L'EFFET PEUPLE : DISCOURS DIRECT ET LANGAGE PUBLICITAIRE

Le parler vrai de Nicolas Sarkozy est d'abord un parler simple dans lequel les phrases sonnent comme des slogans. Les données quantitatives mettent à jour ce ressort qui rend les discours accessibles à tous et mémorisables par chacun.

Lors de ses discours de meeting durant lesquels rien n'est dû au hasard – discours en effet préparés mot à mot, lus ou récités intégralement – Sarkozy prononce en effet des phrases courtes, 30 % moins longues que celles de Royal. Le rapport entre le nombre de points (et autre ponctuation forte) et le nombre de mots – rapport qui définit la longueur moyenne de la phrase – montre que Sarkozy s'applique à construire des phrases de 22 mots en moyenne, contre 31 mots à Royal, (28 mots à Le Pen, 27 à Bayrou). Quoique plus difficile à calculer en raison des interruptions des journalistes et d'une syntaxe parfois hétérodoxe (avec rupture de construction, reprises, incises, etc.), ce rapport (un tiers de moins) est du même ordre dans la spontanéité des interviews radiophoniques ou télévisées.

La concision des phrases de Sarkozy donne à ses discours – même ceux écrits et récités des meetings – une vivacité et une impression d'oralité, lorsque les phrases longues et composées de Royal renvoient au style écrit et à la langue littéraire. Les discours de Sarkozy paraissent ainsi plus rythmés et plus proches de ceux du Français moyen qui n'a pas le loisir, dans ses échanges quotidiens, de construire des phrases complexes.

1. Nous exprimons ici deux idées fondamentales de l'analyse du discours et de la textométrie. D'un point de vue linguistique, un texte n'est pas une monade mais se trouve *traversé par* ou *en dialogue avec* d'autres textes : *un corpus bien formé doit offrir un cadre formel à ce dialogue*. D'un point de vue méthodologique, la textométrie pose qu'il n'y a pas de fréquence en langue (la fréquence d'un mot est toujours relative à un genre, une époque, un auteur, un corpus) : *un corpus bien formé constitue la norme statistique pertinente* par rapport à laquelle ses sous-parties se distingueront.

Un sujet simple, un verbe, un complément : le discours sarkozien est donc le plus souvent hyposyntaxique. Au risque de paraître fruste, il est linguistiquement efficace. Même si nous retrouvons cette simplicité gagnante par exemple chez Bush lors de ses débats avec Kerry durant la campagne 2004, on ne peut bien sûr pas associer directement sobriété syntaxique et efficacité persuasive. Mais la recette linguistique de Sarkozy fonctionne car elle épouse idéalement l'éthos du futur président que les médias présentent comme un personnage vif, actif, déterminé. Le propos est alerte voire cassant, comme le personnage : c'est cette harmonie qui convainc *via* le vecteur télévisuel qui médiatise la campagne électorale.

Outre la concision des phrases, la sloganisation du discours de Sarkozy se marque par les redondances et le martèlement de termes clefs ; ceci n'est pas sans rappeler les principes élémentaires du langage publicitaire. Le discours de Sarkozy a un vocabulaire beaucoup plus pauvre que celui de Royal (écart réduit de -11) : le candidat ne varie guère ses mots durant les 6 mois de campagne. De même, les mots *spécifiques* de Sarkozy sur lesquels nous reviendrons (« morale », « autorité », « école », ...) sont répétés dans ses discours plus que les mots spécifiques de Royal dans les siens. En d'autres termes, le discours sarkozien a une identité lexicale forte grâce à la récurrence de termes estampillés lorsque celui de Royal apparaît impersonnel.

Au-delà du phénomène brut qui s'explique en partie par le fait que Sarkozy n'hésite pas à répéter plusieurs fois, plusieurs passages entiers, de meeting en meeting – redites qui pèsent statistiquement (et politiquement) dans le corpus ² –, notons surtout que le martèlement des termes sarkoziens est organisé en anaphore rhétorique ³ pour être remarqué plus encore. Le discours de Sarkozy est en effet lourdement anaphorique : c'est son trait rhétorique majeur dont ses plumes ne font que rarement l'économie. Les exemples pourraient être multipliés tant ils sont partout dans chacun des discours.

Ici, à partir de la formule « je vous propose » puis, d'anaphore en anaphore, à partir du terme « hypocrisie » :

« Je vous propose la rupture avec l'État mal géré et inefficace. La rupture avec l'État instrumentalisé au profit d'intérêts personnels ou politiques.

Je vous propose la rupture avec l'assistanat qu'on subventionne sur le dos de ceux qui travaillent.

Je vous propose la rupture avec l'irresponsabilité qu'on finance sur le dos des générations futures.

[...]

Je vous propose de dénoncer les faux-semblants, les mensonges, la pensée unique, l'hypocrisie.

L'hypocrisie du bac qu'on brade peu à peu, pour mieux sélectionner à l'université dans le secret des examens de fin de deuxième année.

L'hypocrisie des grandes écoles qui accueillent moins d'enfants d'ouvriers et d'employés aujourd'hui que dans les années 50. [...] »

2. La plupart des citations que nous ferons de Sarkozy comporteront ainsi plusieurs références ; cela renforcera leur significativité.

3. A ne pas confondre avec l'anaphore grammaticale. En rhétorique, une anaphore est une figure de répétition, consistant en une ou plusieurs reprises d'un même mot ou d'une même formule, en tête de phrase. Elle rythme ainsi le discours, souligne un mot, produit un effet d'insistance, renforce une affirmation.

L'hypocrisie de la carte scolaire qui ne pèse que sur ceux qui n'ont pas les moyens ou pas les relations pour la contourner.

L'hypocrisie de l'école à 2 vitesses... »⁴

Là, à partir du syntagme « ça ne peut plus durer »

« Ça ne peut plus durer l'assisté qui gagne plus que le travailleur, l'école qui n'apprend pas à lire, à écrire, à compter correctement.

Ça ne peut plus durer la violence des multi-récidivistes.

Ça ne peut plus durer le petit voyou et le patron voyou qui restent impunis.

Ça ne peut plus durer les parachutes en or pour celui qui échoue, les stock-options réservées à quelques-uns.

Ça ne peut plus durer la discrimination, l'inégalité des chances, la panne de la promotion sociale.

Ça ne peut plus durer les femmes moins payées que les hommes, les mariages forcés, la loi des grands frères, la polygamie, l'excision.

Ça ne peut plus durer les délocalisations provoquées par la concurrence déloyale, le dumping social, écologique, fiscal.

Ça ne peut plus durer le travail découragé, le travailleur démoralisé.

Ça ne peut plus durer le travailleur qui paye pour tout le monde.

Ça ne peut plus durer les valeurs de la France bafouées, l'histoire de France répudiée, la nation dénigrée.

Ça ne peut plus durer la France qu'on regarde se défaire en proclamant que l'on n'y peut rien. »⁵

Ailleurs et partout, à partir des mots « France », « travail », « vérité », etc., des formules « je crois à... », « je ne veux pas... », « je refuse... », etc.

Au-delà de l'effet d'insistance, l'anaphore montre que les mots de Sarkozy (les mots « rêve » ou « autorité » par exemple comme illustré plus loin) sont non seulement martelés mais surtout thématiques dans des passages spécialement dédiés, au sein desquels l'auditeur ne peut ignorer le sujet traité. Concentration linguistique de mots forts pour marquer les esprits et thématisation soutenue pour imposer un sujet : telles sont les forces de la rhétorique sarkozienne qui tranche avec la dilution linguistique que propose Ségolène Royal.

Enfin, Sarkozy anime comme nul autre son discours en affectant l'interaction directe entre lui et son auditoire. Tout comme les points, les points d'interrogation sont anormalement nombreux (par rapport à la norme statistique du corpus) dans ses discours et n'échappent pas au traitement quantitatif (exactement 679 soit un écart réduit de + 6 par rapport à Royal). Les interrogations rhétoriques (« pensez-vous... ? », « Est-il possible de... ? ») se multiplient donc en créant une impression de dialogue là où il y a en réalité monologue. A moindre frais, Sarkozy simule des débats participatifs au sein de son propre discours.

L'auditeur est questionné, interpellé, dérangé dans sa passivité. Au risque d'apparaître intrusif, voire agressif, le discours de Sarkozy a sorti les citoyens français de leur léthargie politique. L'art de

4. 12 janvier 2007, Angers.

5. 7 février 2007, Toulon.

questionner dans le discours n'est pas un art mineur. Il s'agit de retourner la situation d'énonciation, et de passer du rôle d'interrogé à celui d'interrogateur ; du rôle de candidat à celui d'examineur. Sarkozy n'est pas le ministre de l'Intérieur sortant que l'on questionne sur son bilan, mais un homme politique nouveau qui interpelle, interroge sur la situation actuelle, voire accuse :

« Les classes moyennes, il y a quarante ans pouvaient être propriétaires de leur logement, aujourd'hui, elles ne le peuvent plus, comment peut-on accepter cela ? »⁶

Par là, le candidat n'apparaît pas seulement comme ayant les bonnes réponses mais comme ayant les bonnes questions pour enfermer le débat dans le périmètre politique qui lui convient. Dans le cadre non pas des meetings mais des interviews, les cas de reformulations de la question du journaliste, d'auto-interrogations ou de contre-attaques interrogatives sont plus nombreux et plus remarquables encore jusqu'à mettre hors jeu l'interviewer :

« Non, madame Chabot, ça [mes mesures] favorise la France qui travaille. [...] Mais moi je suis responsable politique français, j'aime la France, et qu'est-ce que je veux pour mon pays ? Qu'on puisse y créer des richesses [...]. Le jour où on aura découragé tout le patrimoine en France, eh bien comment on va trouver du travail ? Et le jour où on ne pourra plus travailler en France parce que ça ne sera pas récompensé ? Vous savez ce qu'ils disent, les Français ? Que ce n'est pas normal que celui qui se lève tôt le matin pour travailler dur, à la fin du mois il ait la même chose que celui qui ne se lève pas du tout et qui est assisté. »⁷

DES MOTS FORTS ET L'INCRIMINATION

Le discours républicain classique est depuis la fin des grands débats entre cléricaux et laïcs, monarchistes et radicaux-socialistes ou depuis la fin des guerres coloniales et « la mort des idéologies », un discours euphémisé à la recherche d'un *consensus* toujours renouvelé. Celui de Nicolas Sarkozy est au contraire un discours de l'extrême lexical à la recherche du *dissensus* ou d'une ligne de fracture d'autant plus performante électoralement qu'elle oppose tous à personne ou une immense majorité à une frange marginale (par exemple ceux qui travaillent aux autres, les Français aux immigrés clandestins, l'honnête homme au criminel, le monogame au polygame, etc.).

Là où une gauche privée de pouvoir depuis 25 ans parlait en 1981 de « changement », Sarkozy, président du parti au pouvoir depuis une législature, parle sans ambages de « rupture ». Là où Chirac employait « délinquants », Sarkozy parlera aussi, plus crûment, de « voyous ». Là où l'on dénonçait un acte inacceptable ou un crime, Sarkozy poussera jusqu'à la « barbarie », etc.

Par la force de ses mots hauts en couleur, Sarkozy s'adresse ainsi autant aux cœurs qu'à la raison ; avec l'emphase lexicale, le registre émotionnel se trouve favorisé au détriment d'une argumentation plus mesurée. La manipulation de deux champs lexicaux typés illustre bien ce discours de l'extrême lexical, un positif, l'autre négatif : le « rêve » et la « haine » quantitativement très présents dans le corpus et qu'Hyperbase repère pour cette raison.

6. 11 avril 2007, Toulouse.

7. 8 mars 2007, interview télévisée (France 2).

Sarkozy, dans sa prose électorale, n'en appelle pas seulement à un avenir meilleur mais constamment au rêve. Il ne nous invite pas seulement à espérer mais, les yeux ouverts, à rêver. Le substantif « rêve » est 151 fois répété et son verbe associé « rêver » plus de 80 fois durant la campagne. Par comparaison, Royal n'utilise l'un et l'autre, respectivement, que 5 et 7 fois (écarts réduits de +11 et +7). Souvent précis, parfois technique même, le discours de Sarkozy offre donc aussi une perspective d'avenir infini. Avec Sarkozy, *tout devient possible*, au-delà même des réalités, comme l'indique le slogan de campagne. Nombre de ses discours sont construits autour de l'anaphore lyrique « *Je rêve de... Je rêve de...* ». Ces envolées font référence explicitement à Martin Luther King et peignent de rose un discours qui sait par ailleurs se montrer sévère.

« Je rêve d'une France où parler de l'identité nationale, condamner la fraude et la délinquance ou vouloir lutter contre l'immigration clandestine ne serait plus considéré comme le signe d'une droitisation extrême [...]

Je rêve d'une France où l'immigration serait maîtrisée, où l'immigré serait accueilli dignement, où chacun apprendrait à respecter l'identité nationale et les valeurs qui la fondent. [...]

Je rêve d'une France qui aurait tourné la page de mai 68 [...].

Je rêve d'une France où l'on pourrait appeler voyou un voyou, où l'on ne trouverait pas systématiquement d'excuses aux délinquants, où l'autorité de l'État serait respectée. »⁸

À l'opposé du champ lexical positif onirique, un champ négatif, spécifiques et extrême lui aussi, s'impose comme une marque lexicale du discours de Sarkozy : les mots de la haine. Mesurons ici aussi : entre le 1^{er} décembre et le 5 mai, Sarkozy utilise en meeting 133 fois « haine » (contre 4 fois pour Royal, écart réduit de +10), 31 fois « haïr » (contre 1 fois, +5), 48 fois « détester » (contre 2 fois, +6), 38 fois « détestation » (contre 0, +6). ; et encore : « mépriser », « renier », « honte », etc. Évidemment, Sarkozy dit rarement « je hais ceci », « je hais cela ». Mais il dénonce dans les proportions indiquées la haine supposée de l'autre pour à son tour la détester : « Je déteste cette mode de la repentance qui exprime la détestation de la France et de son Histoire. Je déteste la repentance qui veut nous interdire d'être fiers de notre pays » déclare-t-il à plusieurs reprises, par exemple à Lyon le 5 avril.

Le discours de Sarkozy est donc un discours tranché, un discours de l'affrontement assumé, mot contre mot, haine contre haine s'il le faut. Ce discours du dissensus que nous retrouvons n'est pas une innovation puisque le discours révolutionnaire, par exemple, sait l'utiliser, mais là où l'affrontement se faisait au nom de la lutte des classes, il se fait sur un clivage sociétal qui s'applique à être trans-classique, et oppose normalité et a-normalité, légalité et illégalité, moralité et immoralité. La fracture chez Sarkozy n'est jamais entre capital et travail, bourgeois et prolétaires, patrons et ouvriers, riches et pauvres, mais, au sein même des pauvres, entre ceux qui se lèvent tôt et les assistés, ou au sein des classes dirigeantes entre le bon patron ou le patron voyou ; plus généralement entre le citoyen honnête et celui qui ne l'est pas.

En tout cas, c'est dans ce cadre logomachique violent – mots forts contre mots forts – que l'on retrouve des termes incriminatoires, plus souvent repérés jusqu'à présent dans la bouche du leader du Front national : les « voyous » (quelque 86 fois répétés contre 2 fois à Royal, +8,5) ou les

8. 19 avril 2007, Marseille (voir aussi des passages *quasi* identiques, 18 mars, Paris ; 30 mars, Nice ; etc.).

« casseurs » (13 fois contre 0, +3) là où on parlait des délinquants, les « fraudeurs » (41 fois contre 0, +6) là où l'on parlait de personnes n'ayant pas acquitté leurs droits, les « assistés » ou « l'assistanat » (57 contre 9, + 4,5) là où l'on parlait de personnes sans ressource bénéficiant de la solidarité nationale, « viol » là où l'on parlait d'agression sexuelle, etc. D'autres mots récriminants encore ressortent du discours par leur récurrence comme « excision » (16 fois contre 0) ou « polygamie » (17 fois contre 0), qui jettent en pâture, sans détour lexical, aux électeurs français des pratiques tellement inacceptables que personne n'osait jusqu'alors faire campagne dessus.

Discours indirect donc contre discours direct, langue de bois supposée de la République contre langue de fer, extrême lexical contre pensée unique qui ne nommerait plus, euphémismes qualifiés de lénifiants contre caricatures discriminantes⁹ : l'histoire discursive de notre vie politique vient sans doute de tourner une page. Un ton nouveau, étranger à de Gaulle, Pompidou, Giscard ou Mitterrand, est peut-être en train de s'imposer au plus haut sommet de l'État, dans lequel la mise à l'index et l'émotion lexicale l'emportent sur le consensus et la modération.

L'INTERDIT, L'AUTORITÉ, LA MORALE ET LE TRAVAIL

Contrairement au discours électoral de Jacques Chirac en 2002, creux et focalisé sur un thème central (l'insécurité), le discours de Sarkozy en 2007 est un discours plein et varié dans ses thématiques (à défaut d'être riche dans son vocabulaire). Durant ses 34 meetings, Sarkozy aborde nombre de problématiques ; problématiques sociale, fiscale et économique (autour de la question du travail et de sa défiscalisation, de la limitation du droit de grève, de la suppression du droit de succession, etc.), problématiques sociétale et idéologique (autour de valeurs et d'un modèle de société que nous présenterons), problématique institutionnelle (autour du statut du chef de l'État).

Aussi nous ne prétendrons pas traiter dans son ensemble le riche programme que Sarkozy décline, ni entreprendre l'impossible exégèse, par exemple, des références historiques tout à trac à Jeanne d'Arc ou Guy Môquet, Marc Bloch ou Louis XI, Napoléon, Blum ou Clovis, Carnot, César ou Louis XIV, Ferry, Saint Louis, Jaurès Charles VII, de Gaulle, etc.¹⁰

Néanmoins, le repérage statistique de mots privilégiés de Sarkozy permet de donner un aperçu essentiel d'un discours facile à décrypter. Nous produisons 25 mots, dits *spécifiques*, parmi les plus caractéristiques de Sarkozy par rapport à Royal (tous affectés d'un écart réduit considérable supérieur à +5) :

Certains termes ont déjà été commentés comme « rêve » ou « haine » ou comme le point considéré par l'ordinateur comme un mot. Les autres termes seront ci-devant analysés et le lecteur

9. Sarkozy explicite ce refus de l'euphémisme. En meeting, il se plait à répéter ce passage : « Un jour j'ai utilisé le mot "racaille" en réponse à l'interpellation d'une habitante d'Argenteuil [...]. On me l'a reproché. C'est mépriser la jeunesse que de lui parler par euphémismes sous prétexte qu'elle ne serait pas capable de regarder la réalité en face. Quels éducateurs serons-nous si nous nous laissons aller à ces petites lâchetés ? Si les multirécidivistes n'ont rien à craindre ? Si les mineurs peuvent se livrer aux pires excès sans être punis ? Si nous apprenons à nos enfants que l'âge excuse tout ? Si les voyous ne peuvent même pas être appelés des voyous ? » (30 mars 2007, Nice ; Marseille, 19 avril, etc.)

10. Sarkozy revendique cette « globalisation » de l'héritage en citant plusieurs fois Napoléon : « Napoléon, en achevant la Révolution, n'a pas dit que la France commençait avec lui, il a dit : "De Clovis au Comité de Salut Public, j'assume tout". » (9 mars, Caen).

Tableau 1 : Spécificités positives de Nicolas Sarkozy (vs. Ségolène Royal)

Rang ¹¹	Mot (lemme)	Fréq. Sarkozy	Fréq. Royal	Ecart réduit
1 ^{er}	Ne	5164	1666	+29
3 ^e	Pas ¹²	3452	1178	+22
4 ^e	. (point)	10537	5141	+17
6 ^e	Enfant	711	154	+14
15 ^e	Rêve	151	5	+11
19 ^e	Haine	133	4	+10
26 ^e	Capitalisme	112	4	+9
29 ^e	Ecole	479	139	+9
33 ^e	Voyou	86	2	+8,5
36 ^e	Moral (adj.)	147	18	+8
39 ^e	Morale (nom)	127	13	+8
43 ^e	Maître	65	0	+8
58 ^e	Autorité	194	44	+7
59 ^e	Rêver	84	7	+7
63 ^e	Terre	114	16	+7
65 ^e	Instituteur	49	0	+7
67 ^e	mai-68	75	6	+6,5
73 ^e	Mérite	77	7	+6,5
76 ^e	Parent	142	28	+6,5
78 ^e	? (point d'inter.)	679	284	+6
79 ^e	Famille	227	110	+6
80 ^e	Fraudeur	41	0	+6
82 ^e	Jeunesse	161	38	+6
90 ^e	Détester	48	2	+6
93 ^e	Travailler ¹³	296	107	+5

11. Au 1^{er} rang des mots caractéristiques de Sarkozy se trouve « ne », au 2^e « on » (non mentionné dans le tableau), au 3^e « pas », au 4^e le point, au 5^e « homme » (non mentionné), etc. : nous avons donc exclu arbitrairement du tableau des mots statistiquement pertinents mais que nous renonçons à commenter, en particulier des mots outils tels « le », « que », « si », « rien », « de », etc.

12. La différence entre le nombre de « ne » et le nombre de « pas » s'explique par les formules en « ne... guère », « ne... aucun », « ne... plus » ou encore, après lemmatisation, en « ni... ni... ».

13. « Travailler » est indéniablement un mot caractéristique de Sarkozy. On notera néanmoins pour affirmer la philosophie de la méthode qu'il se trouve mal classé dans la liste des spécificités. Quoique souvent utilisé par Sarkozy, il se démarque modérément (écart réduit de +5 tout de même) car Royal l'utilise également souvent. De la même manière « travail » est caractéristique de Sarkozy « seulement » à hauteur de +4.

prendra soin de remarquer que les citations produites n'ont pas été sélectionnées arbitrairement mais parce qu'elles comportent un ou plusieurs mots significatifs qu'Hyperbase a identifié comme signature quantitative du discours du désormais chef de l'État.

Les deux premiers mots typiquement sarkoziens sont donc les adverbes de négation « ne » et « pas ». Sarkozy sur-utilise massivement la formule négative, plus que Royal ou que tous les autres candidats lors du premier tour de l'élection. « Il ne faut pas... », « nous ne pouvons pas... », « il n'est pas vrai que... », « vous n'avez pas le droit de... ». Ces tournures négatives, que l'on peut souvent interpréter comme tournures de l'interdit, sont plus de 5000 fois prononcées par le candidat durant ses 34 meetings. Elles sont la première marque linguistico-politique du discours de Sarkozy.

Il est autorisé d'interdire. Au minimum, il est autorisé de corriger, de rectifier, de réprimander, de nier, de réprouver, de contredire. Tel est au fond le message premier, explicite et subliminal, des discours de Sarkozy. La sur-utilisation du « non » (+3) ne fait que confirmer l'analyse.

C'est dans ce cadre rhétorique « négatif », qu'il convient de rappeler le résumé et la synthèse de la campagne que Sarkozy énonce lui-même plusieurs fois et particulièrement à l'avant-veille du scrutin : « Il nous reste deux jours. Deux jours pour liquider l'héritage de 1968 » lance-t-il lors de son dernier meeting le 3 mai à Montpellier comme ultime (anti)-programme d'une droite décomplexée et revancharde sur une pensée qui aurait fait, depuis plusieurs lustres, de la liberté et du laxisme le principe du jouer ensemble républicain. Ou encore, précisant solennellement l'enjeu historique du scrutin :

« Dans cette élection, il s'agit de savoir si l'héritage de mai 68 doit être perpétué ou s'il doit être liquidé une bonne fois pour toutes.

Je veux tourner la page de mai 68. Mais il ne faut pas faire semblant. »¹⁴

Le discours du « ne... pas » ou du « non » de Sarkozy apparaît ainsi en grande partie comme un discours sur l'autorité que Mai-68 aurait sapée avec son « il est interdit d'interdire ». Le mot « autorité » est lui-même un mot spécifique de Sarkozy utilisé quelque 194 fois (contre 44 pour Royal, +7), et la notion fait l'objet d'un discours remarquable à Perpignan le 23 février. *Sur l'autorité*, le discours de Sarkozy est surtout un discours *de* l'autorité (« je veux réinstaurer l'autorité » Paris, 31 mars). C'est peut-être même, en termes psychanalytiques, le discours castrateur d'un père sévère (« nous n'avons pas le droit de... », 39 fois répété)¹⁵ qu'une société en mal de repères a plébiscité sinon chez les plus jeunes Français, les salariés du public ou les chômeurs en tout cas dans

14. 23 février 2007, Perpignan.

15. Sarkozy invite à l'analyse psychanalytique : « Comment la jeunesse comprendrait-elle ce que signifie l'autorité si on ne le lui apprend jamais ? Si elle ne rencontre jamais la règle, la discipline, l'obligation ? Si on lui laisse croire qu'elle peut faire tout ce qu'elle a envie de faire ? Si on lui passe tout ? Si l'on excuse toutes ses fautes ? [...] Ce n'est pas parce que l'enfant construit sa liberté en apprenant à dire non qu'il faut lui dire toujours oui. [...] S'il faut bien un jour, comme on dit, "tuer le père", si l'objectif de toute éducation est qu'un jour l'élève dépasse le maître, cela ne veut pas dire que l'on gagnerait du temps en niant l'autorité. Bien au contraire. » (23 février 2007, Perpignan)

les classes d'âges avancées (60-70 ans et plus) et aisées ou chez les artisans, les commerçants et les chefs d'entreprise.

Seule une longue citation, *in extenso*, peut rendre compte de la violence de la charge. Se lamentant de l'état de la France, Sarkozy lance :

« Mai 68 est hélas passé par là.

A bas l'autorité ! C'était cela le programme de mai 68.

A bas l'autorité ! Le moment était venu de vivre sans contrainte et de jouir sans entrave.

A bas l'autorité ! C'était, prétendaient-ils, la condition de la libération de l'homme aliéné par le travail, par la vie en société, par l'économie, par son éducation et même par sa famille.

A bas l'autorité ! Cela voulait dire :

L'obéissance de l'enfant à ses parents, c'est fini ! Démodé !

La supériorité du maître sur l'élève, c'est fini ! Ringard !

La soumission à la loi, c'est fini ! Dépassé !

Le pouvoir de police, c'est fini ! Enfin !

Le respect de l'État et de ceux qui le représentent, c'est fini !

L'amour de la patrie, la fidélité à la France, à son drapeau, la gratitude vis-à-vis de ceux qui ses sont battus pour elle, c'est fini !

La morale, c'est fini !

L'humilité devant le savoir, devant les grandes œuvres de l'esprit humain, c'est fini !

La hiérarchie des valeurs, c'est fini !

La politesse, la courtoisie, le respect pour la personne âgée, pour la femme ! C'est fini !

A bas l'autorité ! Cela voulait dire :

Désormais tout se vaut. Le bien comme le mal, la grandeur comme la bassesse, le vrai comme le faux, le beau comme le laid.

Tout se vaut. La parole de l'élève vaut celle de l'instituteur. Une émission de variétés vaut une pièce de Racine. L'intérêt particulier vaut l'intérêt général.

Le délinquant vaut la victime.

La loi des bandes vaut celle de la République.

Le non travail vaut autant que le travail.

Et bien je suis venu à Perpignan pour vous dire qu'il est temps de dire non à ce formidable mouvement d'inversion des valeurs.

D'ailleurs, on voit où cela nous a menés. »¹⁶

Ce passage n'est pas marginal dans le corpus et nous pourrions en citer bien d'autres dans lesquels Sarkozy décrit un déclin général voire une perversion organisée de la société pour mieux en appeler à une *restauration morale*. Pour cette raison, *mutatis mutandis*, le discours de Sarkozy ne peut manquer de renvoyer l'historien au discours réactionnaire vichyste ou celui de la droite maurassienne de l'entre-deux-guerres dans lesquels l'instituteur communard, la gueuse et mai 36 étaient montrés du doigt comme l'intelligentsia soixante-huitarde et mai 68 seraient, aujourd'hui, responsables de la déliquescence morale, sociale, économique de la France contemporaine. Et il

16. 23 février 2007, Perpignan. Cf. aussi 17 avril, Metz.

n'est guère étonnant que le projet de reconstruire une société décadente ait pu séduire massivement l'électorat du Front national tant au premier tour qu'au second.

La comparaison avec le discours pétainiste pourrait donc être filée avant tout sur l'idée d'une autorité forte à *restaurer* (selon le mot de Sarkozy) ou à *recréer* (selon le mot de Pétain), et qui contrebalancerait un trop plein de liberté. Lorsque Pétain déclare en septembre 1940 :

« Nous leur [aux Français] dirons qu'il est beau d'être libre, mais que la liberté réelle ne peut s'exercer qu'à l'abri d'une autorité tutélaire, qu'ils doivent respecter, à laquelle ils doivent obéir. »

Sarkozy semble faire écho en 2007 :

« Je leur [aux Français] dis qu'il y a d'abord la valeur du respect et donc de l'autorité. Sans respect et sans autorité, pas de République, pas de liberté, pas d'égalité, pas de fraternité. »¹⁷

Mais c'est sur le pack idéologique des valeurs ou des mots sarkoziens que la statistique fait ressortir, que la comparaison pourrait être poussée.

Avec l'autorité, la « morale » (le substantif à hauteur de +8 par rapport à Royal, comme son adjectif associé +8) semble la clef de voûte du dispositif. Et lorsque Pétain pose à l'aube de la Révolution nationale, « je veux par surcroît une réforme morale », Sarkozy renchérit plusieurs fois avec « Je veux être le Président qui va remettre la morale au cœur de la politique »¹⁸ et d'en appeler à une véritable « révolution des mentalités » pour redresser le pays. Sarkozy explicite plus loin son programme :

« Nous conjurerons le pire en remettant de la morale dans la politique. Oui, de la morale.

Le mot "morale" ne me fait pas peur. La morale, après mai 68, on ne pouvait plus en parler. C'était un mot qui avait disparu du vocabulaire politique. Pour la première fois depuis des décennies, la morale a été au cœur d'une campagne présidentielle.

Mai 68 nous avait imposé le relativisme intellectuel et moral. [...]

Souvenez-vous du slogan de mai 68 sur les murs de la Sorbonne : « Vivre sans contrainte et jouir sans entrave. »

[...] Voyez comment les héritiers de mai 68 ont abaissé le niveau moral de la politique. [...] Voyez-la, écoutez-la cette gauche qui depuis mai 68 a renoncé au mérite et à l'effort.

[...] La crise du travail est d'abord une crise morale dans laquelle l'héritage de mai 68 porte une lourde responsabilité. Je veux réhabiliter le travail. Je veux redonner au travailleur la première place dans la société.

Regardez comment l'héritage de mai 68 affaiblit l'autorité de l'État ! Regardez comment les héritiers de ceux qui en mai 68 criaient : "CRS =SS" prennent systématiquement le parti des voyous, des casseurs et des fraudeurs contre la police. »¹⁹

17. Respectivement : Pétain, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1940 et Sarkozy, 18 avril 2007, Issy-les-Moulineaux.

18. Respectivement : Pétain, discours 19 août 1940 et Sarkozy, 14 janvier 2007, Paris (ou 26 janvier, Poitiers ; 6 mars, Cormeilles, etc.).

19. 29 avril 2007, Paris.

Au-delà de telle ou telle mesure proposée, la France sarkozienne, comme Vichy, se présente ainsi avant tout comme une restauration des valeurs morales (éternelles) qui auraient été foulées au pied par la gauche depuis plusieurs décennies.

Dans le cadre de ce renouveau intellectuel ou *éthique* – et non institutionnel comme a pu l'être le gaullisme en 1958 – il est très significatif de voir l'importance accordée à l'éducation (ou à la « rééducation ») de la jeunesse avant tout dans un nouveau cadre scolaire mais aussi dans celui de la famille. Connue chez Pétain – voir son article du 15 août 1940 dans la *Revue des deux mondes* –, la préoccupation éducative ne nous semble pas avoir été suffisamment relevée pour Sarkozy. Ici aussi pourtant, la statistique témoigne, et Sarkozy se démarque de l'ancienne ministre déléguée à l'Enseignement scolaire ou encore de l'ancienne ministre déléguée à la Famille et à l'Enfance par la sur-utilisation des mots « enfant » (+14), « école » (+9), « maître » (+8), « instituteur » (+7), « jeunesse » (+6) et encore « éducateur » (+6), « famille » (+6), « père » (+5), « mère » (+3).

Pour Pétain : « Parmi les tâches qui s'imposent au Gouvernement, il n'en est pas de plus importante que la réforme de l'éducation nationale. » Pour Sarkozy, « L'éducation, c'est ce par quoi devrait commencer tout projet politique », et de se fixer comme premier objectif d'être « le Président qui remettra d'aplomb l'école de la République »²⁰.

Évidemment la plupart des hommes politiques depuis Ferry s'accordent pour donner à l'école un rôle social primordial²¹. Mais la ressemblance du programme de cette école nouvelle – anti-communarde ou anti-soixante-huitarde – ne peut passer inaperçue. Quand Pétain affirme :

« Nous ne devons jamais perdre de vue que le but de l'éducation est de faire de tous les Français des hommes ayant le goût du travail et l'amour de l'effort. »²²

Sarkozy fait chorus :

« Je souhaite une école qui place au cœur de ses valeurs le travail, l'effort, le mérite. »²³

« L'autorité » – *l'autorité du maître* selon la formule de Sarkozy maintes fois répétée comme l'autorité de l'État –, le « travail » – le travail scolaire comme ensuite le travail professionnel –, « l'effort » – l'effort de l'enfant comme celui de l'adulte –, le « mérite » sont ainsi présentés comme le socle des valeurs communes qu'une école *remise d'aplomb* doit inculquer aux jeunes Français pour refonder une société nouvelle. Corollairement à l'école, la « famille » (+6) est aussi un thème

20. Respectivement : Pétain, « L'éducation nationale », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1940 ; Sarkozy, 5 avril 2007, Lyon et Sarkozy, 13 avril 2007, Meaux.

21. Précisément, c'est ici que le traitement statistique comparatif prend toute sa valeur. L'important n'est pas que Sarkozy parle souvent de l'école mais qu'il en parle bien plus souvent que Royal (qui en parle pourtant beaucoup).

22. Pétain, « L'éducation nationale », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1940.

23. 13 mars 2007, Besançon (cf. aussi, 25 janvier, Saint-Quentin, 2 février, Maisons-Alfort, etc.). Le passage élargi est remarquable car il allie autoritarisme, référence à la morale, au travail et à la famille : « Au cœur d'une culture commune il y a une morale commune, un système de valeurs commun. Cette culture commune du travail, cette morale de l'effort, elle s'inculque dès le plus jeune âge. Elle s'apprend dans la famille. Elle s'apprend à l'école. Je souhaite une école qui place au cœur de ses valeurs le travail, l'effort, le mérite. »

développé par Sarkozy car c'est au sein de chaque famille que l'essentiel de l'éducation se joue. Le discours désormais ne surprendra pas :

« Je veux affirmer que c'est d'abord au sein de la famille qu'il faut réhabiliter le principe d'autorité. Le rôle des parents dans l'éducation des enfants est irremplaçable. La famille n'est pas qu'un lieu où l'on obtient des droits et perçoit des allocations. C'est aussi un lieu où l'on exerce des devoirs et au premier rang de ceux-ci d'élever ses enfants. »²⁴

En tout cas, avec le « mérite » (+6,5), l'« effort » (+3) ou le « travail » (+4), la comparaison avec le discours vichyste devient inévitable. Ce ne sont plus les 40 heures du Front populaire, Léon Blum ou les congés payés qui sont accusés d'avoir mis à mal la France éternelle mais les RTT et Lionel Jospin ou « l'idéologie du partage du travail, des 35 heures, de l'assistanat »²⁵. La tonalité du discours du 18 décembre à Charleville-Mézières doit être considérée comme représentative du corpus sarkozien :

« Je suis venu ici parce qu'ici c'est la France, la vraie France celle que j'aime, telle que je la connais, telle que je la ressens. La France qui croit au mérite et à l'effort, la France dure à la peine, la France dont on ne parle jamais parce qu'elle ne se plaint pas, parce qu'elle ne brûle pas des voitures – cela ne se fait pas ici de casser ce que l'on a payé si cher – parce qu'elle ne bloque pas les trains. La France qui en a assez que l'on parle en son nom. La France qui se sent mise à l'écart parce que les augmentations d'impôts sont toujours pour elle et les allocations pour les autres, qui se sent parfois abandonnée mais qui ne demande pas la charité, qui veut juste qu'on la respecte. »

Et dans la suite immédiate de ce passage, Sarkozy enchaîne avec un accent qui nous fait penser à la France occupée et trahie par la III^e République et au rôle du sauveur suprême qui fait don de sa personne et que Pétain en son temps incarna :

« La France qui ne veut pas renoncer, qui ne veut pas disparaître, qui ne veut pas mourir. La France qui sait que la vie est un combat et qui s'est toujours battue, battue pour sa liberté, battue dans la guerre comme dans la paix, contre les armées étrangères, contre la nature, contre la fatalité, battue comme vous l'avez fait ici pour arracher du sol le fer et l'ardoise, pour défricher, pour cultiver, pour exploiter la forêt, construire des villes, des routes, des ponts, des églises, pour nourrir ses enfants. La France qui sait qu'on ne vit dignement que du fruit de son travail. Cette France qui souffre mais qui veut vivre debout sur sa terre et qui ne demande rien d'autre que la justice, je veux parler en son nom. C'est à cette France que je veux dédier toute mon action et donner toute mon énergie. »

24. 23 février 2007, Perpignan. Discours sur l'école et discours sur la famille sont intimement liés dans le corpus sarkozien car « au bout de la faillite de l'école il y a l'éclatement de la famille » (2 février, Maisons-Alfort) et que dans les deux cas, c'est Mai-68 qui est responsable du déclin dénoncé : « En faisant de l'élève l'auteur de son propre savoir, une idéologie folle a mis l'élève à la place du maître. [...] En mettant les parents au même niveau que les enfants, une idéologie folle a couvert de mépris les familles ». (1^{er} décembre 2006, Angers).

25. 29 avril 2007, Paris.

Dans cet extrait, même le ruralisme *via* les mots « terre » (116 contre 14 pour Royal, +7), « sol », « défricher », « cultiver » n'est pas absent du discours de Sarkozy pourtant peu à l'aise pour se revendiquer de la patrie barrésienne.

Et ici, à l'analyse, un dernier élément pétainiste, rarement relevé, du discours électoral sarkozien doit être remarqué, à propos d'un projet économique fondé autant sur l'artisanat manuel que sur la matière grise, autant sur la terre que sur les services ; fondé plus sur un petit capitalisme familial qu'un capitalisme industriel et boursier.

Sarkozy se revendique une seule fois du libéralisme dans ses meetings et encore le fait-il prudemment. En revanche, son discours électoral dénonce souvent le laisser-faire et le laisser-passer, s'en prend aux méfaits d'un marché mondialisé, sans règle, sans morale, sans entrave. Dans son discours sans tabou lexical, Sarkozy utilise bien plus souvent « capitalisme » que Royal (112/4, +9), et la consultation systématique des passages permet de résumer facilement le propos. Dans un extrait qu'il reprend inlassablement de meeting en meeting, il déclare :

« Je crois dans la force créatrice du capitalisme mais je suis convaincu que le capitalisme ne peut pas survivre sans une éthique, sans le respect d'un certain nombre de valeurs spirituelles, sans l'humanisme, sans le respect de la personne.

[...] Je trouve normal que celui qui prend des risques et qui réussit puisse être bien payé. Mais je trouve inadmissible les parachutes en or pour ceux qui échouent.

Je ne crois pas à la pérennité d'un capitalisme dans lequel l'homme ne compterait pas, dans lequel le chef d'entreprise n'aurait de responsabilité que vis-à-vis de ses actionnaires sans en avoir aucune vis-à-vis de ses salariés, de la société, de son pays, des générations futures.

Je ne crois pas à la survie d'un capitalisme déshumanisé où toute la propriété est diluée dans la Bourse, où l'actionnaire n'a plus aucun lien avec l'entreprise et avec ceux qui y travaillent, où l'entreprise n'est plus une communauté humaine.

Je suis convaincu qu'il faut rééquilibrer le capitalisme financier dans un sens plus favorable à l'entrepreneur et au capitalisme familial.

Je veux être le Président d'une France qui travaille à humaniser et à moraliser la mondialisation. »²⁶

Plus concis, on trouvera :

« Je ne crois pas que le capitalisme puisse survivre si le marché est tout et l'État rien. »

Ou encore

« L'ordre, c'est quand le capitalisme est régulé, quand la concurrence est loyale, c'est quand l'entrepreneur est davantage valorisé que le prédateur, c'est quand les gains sont équitablement répartis entre le capital et le travail. »²⁷

Ce capitalisme familial contre la spéculation, ce capitalisme spirituel contre le mercantilisme ou le matérialisme, ce capitalisme national (« responsabilité... de son pays ») contre la mondialisation

26. A quelques variantes près : 25 janvier 2007, Saint-Quentin ; 26 janvier, Poitiers ; 7 février 2007, Toulon ; 21 février, Strasbourg ; etc.

27. Respectivement : 6 mars 2007, Cormeilles-en-Parisis et 25 janvier 2007, Saint-Quentin.

et les multinationales, l'idée d'un patron responsable de ses salariés comme le père de famille l'est de ses enfants, et inversement la dénonciation récurrente du patron voyou, des stock-options ou des parachutes dorés, l'éloge encore du petit artisan voire de la paysannerie²⁸ ne sont pas sans faire écho au paternalisme social du discours vichyste et nous renvoient plus à un modèle économique éprouvé du XIX^e qu'à celui du XXI^e siècle qui s'annonce.

CONCLUSION

Après avoir étudié le discours des présidents sous la V^e République, il est possible d'affirmer que le discours de Sarkozy opère un changement d'époque d'abord dans la forme, où l'on mesurera sans doute l'influence des médias.

Bien sûr, Mitterrand avait compris l'importance de la télévision dans son dialogue avec le peuple, et il se mit en scène dans des interviews décontractées. Avant lui, déjà, Giscard d'Estaing (ou même Pompidou) avait imaginé une proximité populaire au cours de longues émissions informelles. Après Mitterrand, Chirac s'essaya lui aussi un instant au dialogue direct avec de jeunes Français devant les caméras.

Mais jusqu'à présent, la génération des présidents de la V^e République – tous sont nés dans les années 10, 20 ou 30 – et leur culture rhétorique interdisait d'utiliser un langage populaire ou populiste, commun ou vulgaire. Le discours de Sarkozy établit donc une première rupture ; rupture fondamentale, quoique formelle, car ressentie par tous les Français dès la première écoute. C'est la simplicité et l'« oralité » que l'on retiendra globalement comme innovante : phrase courte là où l'on rivalisait de phrases complexes, vocabulaire direct là où l'on se faisait fierté d'euphémiser, lourdes répétitions (notamment anaphoriques) là où les clauses du style écrit invitent à éviter la redondance, électrochoc lexical là où l'on administrait une perfusion languissante. De fait, ce discours s'est révélé efficace sans doute car il convient mieux au mode de communication qu'imposent désormais les formats télévisuels et qu'il épousait parfaitement l'éthos du personnage qui le prononçait.

Derrière cette nouveauté dans la forme d'un discours politique qui s'inspire dans ces principes du discours publicitaire susceptible de capter vite l'attention du plus grand nombre et de produire, par la récurrence de mots forts, une impression durable sur les esprits, le fond du discours apparaît,

28. Un passage est 10 fois répété : « Je suis venu vous parler de la culture paysanne parce qu'il y a un rapport particulier des paysans au travail, à la terre, au temps. Je suis venu vous parler de la culture des artisans parce qu'il y a un rapport particulier des artisans avec la perfection du geste, avec la précision de la technique. » (par exemple : 13 mars, Besançon). Mais l'extrait le plus remarquable, répété lui aussi, est : « Les agriculteurs, ce ne sont pas seulement les travailleurs qui tirent de la terre la nourriture de l'Europe. Ils sont aussi les dépositaires d'une tradition qui remonte loin dans le passé de nos vieux pays. Nul ne peut comprendre la France d'aujourd'hui s'il ne se rappelle pas que c'est une vieille nation paysanne. Nul ne peut comprendre l'attachement charnel de tant de Français à la terre de France s'il ne se souvient pas que coule dans leurs veines du sang paysan voué pendant des siècles à féconder le sol français. » (par ex : 19 avril, Marseille).

lui, ancré dans l'histoire de la droite française. Les thèmes développés semblent même particulièrement anciens remontant selon les vœux même du candidat à au moins 40 ans (l'avant mai-68). Sarkozy renoue ainsi avec une droite ancestrale et nous paraît d'inspiration réactionnaire, plus soucieux de *restaurer* un ordre moral disparu que d'inventer une société nouvelle : « Je veux remettre à l'endroit la hiérarchie des valeurs » dit-il le 22 mars à la Guadeloupe avant d'énumérer : autorité, morale, travail, effort, mérite, famille, respect, ordre, politesse, etc.

Et c'est ici que se trouve une seconde rupture plus fondamentale que la première car touchant au fond du discours. Réservée jusqu'à présent, au sein de la droite, aux familles *gaulliste* ou *orléaniste*, – selon la grande tripartition de René Rémond – la direction de la V^e République a échoué à un homme qui pour se faire élire n'a pas hésité à tenir le discours d'une droite réactionnaire *légitimiste* qui depuis 1870 avait rarement eu voix au chapitre de la République.

RÉFÉRENCES

- Brunet E. « Le Logiciel Hyperbase », *Astrolabe* (revue électronique : <http://www.uottawa.ca/academic/arts/astrolabe/auteurs.htm>), 2001.
- Lebart L. et Salem A., *Statistique textuelle*, Paris, Dunod, 1994.
- Mayaffre D., *Paroles de président. Jacques Chirac et le discours présidentiel sous la V^e République.*, Paris, Champion, 2004.
- Mayaffre D., « Philologie et/ou herméneutique numérique : nouveaux concepts pour de nouvelles pratiques », *Texte !*, juin 2006.
- Rastier F., *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001.
- Rémond R., *Les Droites en France*, Paris, Aubier, rééd 1992.
- *Revue française de science politique*, n° 3-4/2007, vol. 57, « L'élection présidentielle de 2007 ».
- Viprey J.-M., « Philologie numérique et herméneutique intégrative », in Adam J.-M. et Heidmann U. (éds.), *Sciences du texte et analyse de discours*. Genève : Slatkine, pp. 51-68.